elle sa vraisemblance psychologique, historique et littéraire quand on considère la personne de Claudien, le milieu auquel il s'adresse et la tradition patristique. A la suite de la conclusion de l'ouvrage proprement dit, le R. P. Fortin a joint, en appendice, une étude sur la notion de paideia chez Aristote ; disons seulement, à propos de ces quelques pages, qu'il fait bon d'entendre rappeler au temps des programmes encyclopédiques et de la vulgarisation des connaissances à trop peu de frais, que la culture est essentiellement méthode de pensée.

Sur le plan des méthodes, il faut louer cet ouvrage dont l'auteur se révèle tout à la fois historien de la pensée, soucieux de comprendre toutes les idées dans un large contexte — et il y arrive à l'aide d'une très solide érudition —, philosophe qui se meut avec aisance dans le monde des abstractions et des distinctions les plus subtiles, théologien aussi qui saisit toutes les incidences ou les retentissements doctrinaux d'une proposition philosophique. J'ai dit que le P. Fortin élargissait souvent les perspectives de sa recherche, et ceci m'amène à deux observations pour terminer : l'auteur reprend de grandes questions pour y replacer son propos, mais les reprises restent originales par le souci qu'a l'auteur de revenir aux textes fondamentaux, ce qui le conduit à de précieuses mises au point (je pense, par exemple, à la question de la culture philosophique et de la culture littéraire dans son introduction) ; enfin, ce souci de rattacher sa recherche à des questions plus générales donne au travail du R. P. Fortin une portée qui reste toujours d'actualité : quoi de plus stérile pour l'esprit et pour la foi que l'attitude timorée — paresseuse aussi — d'un Faustus de Riez, en face de ce Claudien Mamert qui, sans génie mais avec sagesse, travaille et demande aux philosophes et à la raison tout ce qu'ils peuvent lui apprendre que la Bible prolonge mais ne remplace pas.

Maurice TESTARD.

Archéologie.

Archeologia e storia dell'arte classica (Enciclopedia classica, dir. G. Battista PIGHI, Carlo del GRANDE, Paolo E. ARIAS, vol. X, t. III-IV) : Torino, Società editrice internationale, 1957, 559 pages et plusieurs centaines d'illustrations.

Les curiosités élargies du public, en particulier un indéniable intérêt pour l'archéologie, d'une part, les progrès de la recherche et les possibilités renouvelées de l'illustration, d'autre part, provoquent la naissance de nouvelles encyclopédies d'histoire de l'art : *L'art et l'homme*, chez Larousse, fait écho à l'*Histoire générale de l'art* de chez Flammarion ; en Italie deux grandes collections sont en cours de publication.

Le présent volume s'ouvre par une synthèse sur la topographie de la Rome antique (F. Castagnoli) : historique des recherches, sources écrites et archéologiques, moyens d'étude, géographie et histoire de la ville, organisation et administration, étude des monuments par catégories et description topographique. Suit un véritable manuel de géographie et de topographie historiques, réalisé par le même auteur en collaboration avec G. A. Mansuelli, surintendant aux Antiquités d'Émilie-Romagne, et N. Alfieri, l'éminent inventeur de Spina. Une première partie, après une introduction consacrée à la géographie antique, souligne l'importance de la topographie et de la géographie historiques, étudie les formes d'établissement de l'homme, les sources dont nous disposons (écrits géographiques, gromatiques, itinéraires, documents épigraphiques et moyenageux), les méthodes de recherche (toponymie) et les domaines d'étude (définition des territoires, démographie, cadastre, fortifications, nécropoles, ouvrages hydrauliques, constructions portuaires, voierie, mines, numismatique, céramique). D'abondantes indications bibliographiques sont classées et analysées, puis vient un très intéressant chapitre technique sur la reconstruction des paysages disparus (recherche sur le terrain, photographie aérienne et stratigraphie, exécution des cartes). Toutes les disciplines auxiliaires de l'histoire sont ici regroupées autour de la topographie historique, et je ne saurais trop insister sur la nouveauté de ce point de vue qui me paraît seul susceptible de renouveler profondément nos études et de donner sa vraie place à l'archéologie. La deuxième partie est consacrée à un survol rapide, historique (y compris la pré- et protohistoire), géographique et archéologique (peuplement, routes, villes) de l'Europe, moins l'Italie et la Grèce.

Ce manuel doit devenir un des livres de chevet de l'antiquaire. Ajoutons qu'il est agréablement présenté et luxueusement illustré (cartes, plans, photographies aériennes).

R. Chevallier.

Marion Elizabeth Blake, *Roman Construction in Italy from Tiberius through the Flavians* : Washington, Carnegie Institution of Washington, Publ. 616, 1959, 195 pages, 5 *indices*, 6 plans dans le texte, 31 planches hors texte.

Le présent ouvrage est le deuxième livre important que Mme M. E. Blake consacre à l'histoire de la construction romaine ; le premier était paru, en 1947, sous le numéro 570 des mêmes publications de la « Carnegie Institution of Washington », et sous le titre *Ancient Roman Construction in Italy from the prehistoric period to Augustus*. Douze ans après, l'auteur reprend ainsi le sujet où elle l'avait laissé et envisage

à présent l'histoire des techniques de construction depuis le règne de Tibère jusqu'à la fin de la dynastie flavienne.

L'étude se fonde sur l'observation directe des monuments de Rome et des environs de Rome. Comme il est justement remarqué, une vie n'aurait pas suffi à étendre l'enquête dans toutes les provinces de l'Empire romain. La limitation du sujet est donc due à la force des choses. Poursuivant le même objectif et appliquant la même méthode, un prochain volume envisagera la période allant jusqu'à Constantin. Mme M. E. Blake n'oublie pas de souligner sa dette à l'égard de la regrettée Esther Van Deman, dont elle recueillit les notes et les photographies, et qui a laissé deux articles fondamentaux sur *The method of determining the date of ancient Roman concrete construction* (cf. l'*American Journal of Archaeology*, 16, 1912, p. 240-241 et 387-412). Le présent volume était sous presse quand parut le travail capital de M. G. Lugli, *La tecnica edilizia romana con particolare riguardo a Roma e Lazio*, dont j'ai présenté ici même le compte rendu détaillé (*Revue des Études latines*, XXXV, 1957, p. 440 sq.). Il n'y a pas cependant à craindre double emploi, car, comme le souligne l'auteur dans sa préface, M. Lugli envisage successivement les principaux modes de construction durant l'ensemble de l'histoire de Rome, tandis que Mme Blake a pris pour thème de recherche toutes les constructions datables dans un espace de temps inférieur à un siècle. Par ailleurs, M. G. Lugli a parfois choisi ses exemples dans les provinces, tandis que Mme Blake ne dépasse pas les frontières de l'Italie. Aussi les deux livres pourront-ils poursuivre une carrière parallèle et féconde.

Après une courte introduction qui énumère les principes de méthode suivis, deux parties étudient successivement la période julio-claudienne et la période flavienne. A l'intérieur de chacune d'entre elles, sont analysées tour à tour les caractéristiques des monuments publics et privés de Rome, de ceux d'Ostie, et des différentes catégories d'ouvrages édifiés en Italie. Un résumé dégage ensuite, de façon synthétique, les lignes générales de l'évolution observée, puis cinq *indices* facilitent grandement la consultation d'un ouvrage dense. Les termes utilisés pour désigner les techniques de construction apparaissent ici en anglais, et l'on regrette qu'ils ne soient pas suivis de leurs traductions latines, couramment utilisées au demeurant par les archéologues des différents pays. Ainsi aimerait-on lire *opera quadrata* après *squared stone masonry*, *opus caementicium* après *concrete*, etc. D'une manière générale, les auteurs de livres d'archéologie, d'accès forcément difficile en raison de leur technicité, devraient tout faire pour rendre leurs œuvres aussi aisées à consulter et à utiliser qu'il est possible. Sinon s'approfondira encore le fossé qui sépare déjà l'érudition du grand public cultivé. Et

ce n'est pas là chose souhaitable. Mais ce léger reproche n'enlève rien à la valeur d'un ouvrage très fouillé, très clair et dont les conclusions relatives à l'utilisation, au cours du Ier siècle, de l'*opera quadrata*, de l'*opus caementicium*, des voûtes, des appareils de tuiles et de briques sont fort sensément dégagées. On trouvera là une nouvelle et bonne contribution à l'histoire de la construction et de l'architecture au premier siècle de l'Empire.

Raymond Bloch.

Gilbert-Charles Picard, *Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 187) : Paris, de Boccard, 1957, 534 pages + XXXII pl.

Tant de livres déçoivent, à la lecture, parce que leur contenu ne répond pas à la promesse alléchante de leur titre, qu'il faut d'abord féliciter et remercier G. Picard de nous avoir donné, sous une étiquette modeste, un ouvrage dont l'ampleur et la richesse dépassent largement l'attente du lecteur ; en effet, l'auteur ne se contente pas de retracer l'histoire du trophée à Rome depuis les origines jusqu'à la fin de l'Empire, en exploitant tous les documents archéologiques et littéraires : il commence par une étude précise et approfondie des trophées grecs (p. 13-100), ensuite il n'hésite pas, lorsqu'il rencontre sur son chemin un épisode, un monument, une œuvre d'art qui touche plus ou moins directement son sujet et qui lui paraît en valoir la peine, à lui consacrer plusieurs pages de description et d'analyse, qui, servies par sa riche expérience d'archéologue — en particulier pour les choses de l'Afrique du Nord —, par son érudition et son ingéniosité, aboutissent à une mise au point convaincante, ou le plus souvent à des conclusions originales solidement fondées : tels les développements relatifs à Tarpeia, à la légende des Horaces, aux piliers de Delphes, aux grands trophées de Zela, de Kbor-Klib, d'Hippone, d'Actium, de Saint-Bertrand-de-Comminges, de la Turbie, à l'arc d'Orange, aux grands camées de Vienne et de Paris, au monument d'Adamklissi, au temple de Tébessa, à l'arc de Constantin et même aux fouilles du Vatican, etc... ; mais ce qui donne surtout son prix à la monographie de G. Picard, c'est qu'il l'a située dans le cadre d'une étude d'ensemble sur la théologie de la Victoire et du pouvoir du souverain, depuis ses origines hellénistiques jusqu'à ses prolongements chrétiens, à travers l'histoire de la République et de l'Empire romains ; l'évolution du trophée lui-même et de l'art triomphal sert ainsi de fil conducteur à une vaste fresque d'ordre idéologique et religieux qui se déroule sur dix siècles d'histoire.

En Grèce, à l'origine, le trophée proprement dit était le mannequin de bois cruciforme, revêtu d'armes ennemies et aussi amies, que les vainqueurs dressaient sur le champ de bataille pour y « fixer » les esprits malfaisants — démons de la bataille, esprits des morts — que l'on apaisait ensuite au moyen de sacrifices, libations, offrandes de couronnes, jusqu'à sa décomposition naturelle ; au nombre de ces esprits figurait Ζεὺς Τρόπαιος (c'est-à-dire Ἀποτρόπαιος) qui devint le dieu éponyme des trophées. Pour asseoir sa thèse du trophée, « statue armée », G. Picard croit devoir en écarter une autre qui fait dériver cette pratique de l'usage antique de fixer à des arbres sacrés les dépouilles de l'ennemi ; mais le tronc d'arbre à deux branches latérales constituant un élément essentiel, permanent, du trophée et l'accrochage des armes aux arbres étant pratiqué depuis la plus haute antiquité tant à Rome qu'en Grèce, on peut se demander s'il n'y a pas une relation historique entre les deux usages. Quoi qu'il en soit, le trophée « classique » apparaît comme une statue de Zeus Tropaios, destinée à la purification des vainqueurs ; il n'y a pas d'allusion au général victorieux, la Victoire n'est pas attachée à certains personnages ou certaines collectivités prédisposés à recevoir cette faveur, à la différence de ce qui a lieu à Rome. A Rome et aussi à Sparte, oligarchie militaire strictement hiérarchisée, où le chef — Lysandre en particulier — était honoré comme le protégé de Poseidon, sans doute sous l'influence de la théologie asiatique de la Victoire, transmise par les cités doriennes d'Asie Mineure. A partir de la guerre du Péloponnèse, les choses changent : le trophée devient un porte-bonheur, dont le « sacré » n'est plus Zeus, mais l'Ἀρετή (*Virtus*), la Δύναμις, l'Εὐτυχία (*Felicitas*) du chef qui a conduit ses troupes à la victoire ; il devient personnel, durable, monumental et symbolique, et les forces qu'il symbolise, étant bénéfiques, sont représentées sous les traits de gracieuses figures féminines : les Nikés ailées, qui commencent leur longue carrière, associées aux trophées, sur la balustrade du sanctuaire d'Athéna Niké, à l'Acropole d'Athènes (a. 411-405).

C'est à l'époque hellénistique que cette nouvelle conception de la puissance victorieuse et les formes artistiques où elle s'exprime s'épanouissent et que se constituent les thèmes et les motifs que les siècles suivants répéteront à satiété, avec un certain nombre de variantes notables. Ainsi le symbole de la Victoire tropaeophore posé sur la sphère de l'Univers, symbole qui traduit la puissance victorieuse, étendue aux limites du monde, du souverain promu *cosmocrator*, apparaît dès le début du III^e^ siècle avant J.-C. comme attribut de Pyrrhus, roi d'Épire ; on sait que ce symbole de la puissance souveraine fut adopté par Auguste et que, la croix chrétienne prenant la place

du trophée et de la Victoire, il s'est maintenu à Byzance et jusque dans les monarchies des temps modernes. Autre apparition mémorable : celle de l'Aphrodite au trophée, dès les premiers temps hellénistiques ; G. Picard a certainement raison d'expliquer ce rôle de dispensatrice de victoire par l'alliance étroite de cette déesse avec Tyché et Eutychia : alliance promise à de si grands développements à Rome au Ier siècle avant J.-C. ; mais la fusion d'Aphrodite avec Isis, Astarté et Ishtar ne suffit pas à rendre compte de cette soudaine vocation militaire de la déesse de l'amour : il y a là un problème à creuser. Cet épanouissement de l'art triomphal dans les royaumes des Diadoques se comprend aisément : « maîtres grâce à leurs victoires d'un territoire plus ou moins étendu..., ils y règnent en vertu du droit de la guerre », car leurs victoires ne proviennent ni du hasard, ni des efforts de l'armée, « elles sont déterminées par l'*arété* et la *tyché* royales » (p. 65) ; d'autre part, l'imagination des artistes de l'époque avait assez de souplesse et de fertilité pour inventer des motifs originaux et des variantes ingénieuses, que G. Picard passe en revue ; il ressort de son examen que, dans les différentes dynasties, la *Tyché* royale a pour auteur, pour garant, un grand dieu particulier : Apollon chez les Séleucides, Zeus chez les Attalides, Dionysos chez les Lagides, tandis que les cités libres elles-mêmes exaltent leur puissance victorieuse, personnifiée dans la Tyché de chacune d'elles. Relevons au passage une remarque pour le moins surprenante, dans la forme où elle est rédigée : « La victoire de Dionysos, et celle du Ptolémée Neos Dionysos étaient célébrées dans de grandes fêtes processionnelles, où A. Bruhl a reconnu avec juste raison la préfiguration des triomphes romains » (p. 86 ; il faut sans doute entendre : des pompes triomphales de Rome à partir du IIe siècle avant J.-C.).

Passant aux trophées romains, G. Picard écarte d'abord une méprise préalable qui peut naître de l'interprétation erronée d'un passage de Florus, l'abréviateur de Tite-Live, où il est dit que les Romains n'ont pas dressé de trophée avant 121 avant J.-C. : mais il s'agit des premières « tours-trophées » monumentales, construites par Fabius et Domitius près du confluent du Rhône et de l'Isère ; en réalité, ils dressaient des trophées simples sur le champ de bataille depuis un siècle et demi. Et la « préhistoire » du trophée romain commence beaucoup plus tôt. En effet, l'auteur lui rattache la légende de Tarpeia et l'institution des *ancilia* ; utilisant les recherches récentes de Mme Gaňsiniec, qui voyait dans l'histoire de la jeune fille une affabulation montée pour expliquer la présence sur le Capitole d'un trophée antique constitué par un mannequin armé d'allure féminine surgissant d'un amas d'armes, G. Picard formule une hypothèse aussi hardie que séduisante : ce monument ancien aurait été non pas un trophée, mais une idole

très primitive en forme de cloche, aux bras levés, représentant la « Grande déesse égéenne, sidérale et guerrière à la fois, maîtresse de la Lune et des boucliers »; cette déesse, devenue Héra Tropaia (symétrique de Zeus Tropaios et dont l'existence est bien attestée), aurait été introduite à Rome avant la fin du VI^e^ siècle, par l'intermédiaire des colonies grecques de l'Italie du Sud — G. Picard pense, en particulier, au sanctuaire du cap Lacinion, où Héra était adorée comme déesse des armes —; comme l'a proposé M^me^ Ganšinieč, le nom même de *Tarpeia* dériverait de Τρόπαια. Une seule difficulté, à vrai dire considérable : on ne connaît aucun exemple d'une statue juchée sur un monceau d'armes. Il n'en reste pas moins que l'hypothèse de G. Dumézil, par la mythologie comparée des Indo-Européens, a maintenant devant elle une concurrente redoutable. Quant aux « anciles », ce seraient des boucliers d'origine mycénienne, comme le montrent leur forme, les attributs des Saliens et leur identité avec le bouclier bilobé de Iuno Sospita, l'Héra achéenne; leur association avec les trophées est prouvée par plusieurs documents remontant aux II^e^-III^e^ siècles avant notre ère : pendus aux trophées, ils y fixent la *Virtus* guerrière du dieu Mars.

Mais, en dehors de ces emprunts à la civilisation de la Méditerranée orientale, il existait à Rome une vieille coutume qui y jouait un rôle semblable à celui du trophée en Grèce : le guerrier vainqueur, de retour dans la cité, allait déposer et consacrer un faix d'armes — bâton porteur ou *feretrum* chargé de *spolia* — imprégné du « sacré destructeur de la bataille »; lui-même est « encore tout rempli du *furor* qui l'a fait vaincre » et « s'identifie à Mars » qui « est en fait la personnification du sacré de la bataille dont le *furor* est la manifestation essentielle ». Très voisin du trophée grec par sa signification, ce « trophée » romain primitif en diffère parce qu'il est portatif et destiné essentiellement à la parade, dont la consécration de l'objet dans le sanctuaire constitue seulement l'acte final. Dans cette perspective et à la lumière des découvertes de G. Dumézil, G. Picard apporte une remarquable interprétation de la légende des Horaces, associée au « règlement » des dépouilles opimes par le rituel de désécration.

C'est l'influence hellénistique qui entraîna, à l'extrême fin du IV^e^ siècle ou plutôt au début du III^e^, l'apparition en Italie du trophée fixe dressé sur le champ de bataille, à côté des trophées portatifs romains. Après leur victoire sur Pyrrhus, les Romains ont transporté dans la capitale des groupes statuaires accompagnant des trophées, d'autres leur furent offerts par les États grecs alliés. D'où la naissance d'un art triomphal romain dont le premier exemple est fourni par les colonnes rostrales de Duilius, durant la première guerre punique;

« dès ce temps, Rome admettait que la victoire plaçait au-dessus de l'humanité celui qui l'avait remportée », et cela d'autant plus aisément que, suivant la plus vieille tradition romaine, la Victoire avait pour source principale le pouvoir surnaturel ou *numen* du chef vainqueur et que, dans la cérémonie du triomphe, la personnalité du général victorieux s'identifiait à celle de Jupiter Optimus Maximus. Après la deuxième guerre punique, qui fut pour l'art triomphal une période de stagnation, les opérations militaires du IIe siècle en pays hellénique ont pour conséquence une imitation directe des usages hellénistiques par les généraux et par les *gentes* aristocratiques de Rome, qui identifient à leurs ancêtres les dieux de l'État dispensateurs du charisme politique : les témoins les plus connus de cette expansion sont le trophée dressé au Capitole par Paul-Émile après sa victoire de Pydna, les statues équestres de Paul-Émile érigées sur les piliers préparés à Delphes pour recevoir les effigies de Persée et, plus tard, les tours-trophées déjà nommées de Fabius et Domitius, imitées des monuments pergaméniens.

Avec Sylla s'ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire et du trophée romain et de la théologie du pouvoir : car il « fut le premier à tenter sans restriction d'instaurer un pouvoir monarchique » (p. 167) ; il adopta donc la doctrine hellénistique du charisme royal, composé de deux forces surnaturelles, l'*Eutychia* et l'*Arété*, et la mit en accord avec la tradition romaine des auspices et de l'*auctoritas*, en exploitant sa qualité d'*imperator* et de nouveau Romulus ; mais, alors que les Diadoques mettaient l'accent sur l'*Arété*, « Sylla et ses successeurs... jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère... ont mis l'accent sur leur *Felicitas* ou leur *Fortuna*. On peut dire, sans trop d'exagération, que pendant deux siècles le pouvoir politique romain s'est trouvé fondé essentiellement sur la *Fortuna* » (p. 168). Au cours des 200 pages qui suivent, G. Picard, tirant le meilleur parti des travaux de Jean Gagé sur la théologie de la Victoire, s'attache à retracer dans ses moindres détours l'évolution de la doctrine fondée par Sylla, à travers César, Auguste, les Julio-Claudiens et les Flaviens ; c'est peut-être la partie de l'ouvrage la plus passionnante et la plus convaincante, celle où la méthode se révèle le plus sûre, les conclusions le plus solides. Il ne saurait être question ici de suivre l'auteur pas à pas ; bornons-nous à dégager la ligne directrice de sa démonstration. Jusqu'au début du Ier siècle avant J.-C., les dieux qui infusaient dans la personne des chefs leur efficience surnaturelle étaient les dieux de l'État, en particulier Jupiter, qui s'incarnait momentanément dans la personne du triomphateur ; « au contraire, les patrons qui garantiront le pouvoir de Sylla et de ses successeurs leur seront liés par une relation strictement personnelle » (p. 169). Sylla se donne comme le protégé de *Venus Felix*,

que G. Picard n'hésite pas à identifier avec la Tyché orientale, la Grande déesse, Ma, Ishtar ; identification probable, puisque le dictateur ne revêt le titre d'*Epaphrodites* qu'en Orient, tandis qu'en Occident il adopte comme équivalent *Felix*, mais qui n'est pas certaine ; il y a des traces indiscutables d'une association de *Venus* et de *Felicitas*, d'Aphrodite et d'Eutychia en Italie même (nous pensons en particulier à un miroir d'Apulie du IIe ou IIIe siècle avant J.-C.). Avec Sylla également, le trophée perd son caractère essentiel de monument commémoratif d'une bataille et devient un symbole permanent de la *Felicitas* de l'*Imperator* ; conséquence logique : Pompée, le premier, dresse un trophée non sur le champ de bataille aussitôt après le combat, mais à la limite des territoires soumis, après l'achèvement des opérations. Pompée, lui aussi, est un *Epaphrodites*, mais il lie plus étroitement la personne de sa déesse-patronne et de la Victoire qu'elle lui procure en accolant à *Venus* l'épithète *Victrix* ; il dresse sur le Champ de Mars un grand ensemble triomphal à *Venus Victrix*, *Felicitas*, *Honos* et *Virtus*, dans une enceinte spéciale. C'est encore Pompée qui, pour la première fois à Rome, se pose en *cosmocrator*, à l'exemple de Pyrrhus et sans doute d'Alexandre, en vertu de ses trois triomphes sur les trois parties du monde connues des Anciens. Vénus reste la source de la puissance surnaturelle de César, qui a une raison supplémentaire de se réclamer de cette déesse : sa lignée mythique ; mais deux particularités notables sont à remarquer : 1° alors que, de 49 à sa mort, César a multiplié les trophées de ses victoires, avant 49, pendant toute la guerre des Gaules, il s'est abstenu d'en élever aucun : G. Picard explique cette réserve fort judicieusement par le souci de ménager Pompée en s'inclinant devant sa *Felicitas* souveraine ; 2° nous savons par un passage de Suétone qu'après l'assassinat du dictateur, tandis qu'un bûcher était dressé au Champ de Mars pour ses funérailles, une chapelle semblable au temple de Venus Genitrix de son Forum fut construite devant les *Rostra Iulia* ; « elle contenait un lit d'ivoire, à la tête duquel se dressait un trophée, drapé du vêtement... que portait César au moment de l'assassinat » (p. 225) : comme l'explique justement G. Picard, « le trophée... est offert à l'âme errante » de César « comme un corps de substitution où elle pourra trouver asile », selon un usage attesté en Grèce et à Rome pour les biothanatoi ; mais, au lieu de rites magiques, on a recours à de véritables pratiques religieuses, *aedicula* rappelant l'auteur de la *Fortuna* du mort et *lectus eburneus* équivalent au *pulvinar* que le Sénat avait projeté d'offrir à César de son vivant ; ainsi donc, le trophée n'est plus habité par un Θεὸς Τρόπαιος, auteur de la Victoire et source de la puissance du vainqueur, mais par le génie personnel du chef

prédestiné, ou plutôt le Θεὸς Τρόπαιος n'est autre que ce génie personnel lui-même.

Cette révolution, amorcée au moment de la mort de César, se réalise complètement avec Auguste. Il faut distinguer trois phases dans l'historique de son charisme : avant Actium, sa *Felicitas* est en lutte contre celle de ses rivaux ; il renonce à Vénus, compromise dans l'échec de César, mais ne lui donne pas de successeur ; la victoire d'Actium *révèle* le charisme tout-puissant d'Octave et balaie le charisme dionysiaque d'Antoine ; pour remplacer le messianisme oriental de ce dernier, inspiré par Cléopâtre, Octave se tourne vers un autre mouvement mystique implanté depuis longtemps en Italie : le néo-pythagorisme, auquel il emprunte sa théorie particulière de l'Age d'or et le dieu qui, selon elle, y présidait, Apollon ; le trophée d'Actium est donc dédié à Mars, Apollon et Neptune. Deux ans plus tard, en 29, on installe dans la Curie la fameuse statue de Niké, sans doute tropaeophore, apportée de Tarente, et qui devait symboliser jusqu'au règne de Gratien la puissance surnaturelle de l'empereur régnant et du peuple romain ; deux ans plus tard encore, en 27, la Victoire au bouclier symbolisera, en face de la première, la *Virtus* de l'empereur : ainsi se trouvent associées les deux forces qui, dans les monarchies hellénistiques déjà, composaient le charisme du souverain : l'*Eutychia* et l'*Aretè* ; G. Picard a sans doute raison de considérer que celle-ci avait la seconde place dans la constitution de la puissance victorieuse, mais l'opposition, à notre sens trop poussée, qu'il établit entre le charisme augustéen fondé sur la *Felicitas* et celui des Antonins, fondé sur la *Virtus*, aurait été moins tranchée s'il avait rappelé que les leçons des Stoïciens, qui, selon lui, ont joué un grand rôle dans l'élaboration d'une nouvelle théorie du pouvoir sous Trajan, n'ont pas été absentes de l'élaboration du catalogue des vertus cardinales du prince — *Virtus*, *Clementia*, *Iustitia*, *Pietas* — sous Auguste, disciple d'Arius Didyme. A partir de l'année 20, deuxième changement : la restitution des enseignes de Crassus par les Parthes apparaît comme une nouvelle révélation du charisme d'Auguste ; dès lors se manifeste nettement la tendance, apparue lors de la mort de César, à faire du *Genius Augusti* lui-même le Θεὸς Τρόπαιος et la source de la puissance victorieuse de l'empereur. Ainsi le trophée de la Turbie est un hérôon consacré au génie d'Auguste. Dorénavant, toute victoire remportée quelque part dans l'Empire par qui que ce soit est due au charisme victorieux de l'empereur lui-même. Bien plus, après sa mort — les recherches de G. Picard confirment entièrement les conclusions de J. Gagé — son charisme reste attaché à sa personne, tandis que ses pouvoirs humains passent à ses successeurs ; ce sont la *Fortuna* et la *Victoria* d'Auguste qui donnent son

efficace à chacun des Julio-Claudiens, vicaires du fondateur du régime et de la dynastie. Çà et là, une affirmation appelle quelque réserve : les extravagances de Caligula — et plus tard la folie d'Élagabal — n'avaient pas d'autre cause que la recherche d'un nouveau principe sur lequel faire reposer le charisme impérial? La crise de 68-69 fut une crise de la *Victoria Augusti*, le charisme du fondateur apparaissant épuisé? (N'est-ce pas plutôt la dynastie qui était épuisée et l'opinion excédée par les abus de son dernier représentant? G. Picard lui-même rappelle que les partisans de Galba frappaient des monnaies au nom de *Diuus Augustus*.) Peut-on parler d'un « parti orientalisant » multipliant les efforts pour convertir les empereurs à une théocratie de type oriental et ménager ainsi la prépondérance de la *pars graeca* de l'Empire? Et cela en particulier à propos de deux camées représentant Claude avec les attributs de Zeus? En réalité, les Orientaux manifestaient leur loyalisme ou leur soumission, à leur manière, sous l'Empire comme sous la République. Enfin, G. Picard effleure à peine (p. 310; 330) la grave question de savoir dans quelle mesure cette théologie de la victoire et du pouvoir politico-militaire était profondément implantée dans l'opinion publique ou simplement une façade officielle; car les seules manifestations — ou presque — que nous en connaissions sont les variations ingénieuses, mais artificielles, des poètes et les motifs, inspirés, de l'art officiel; une telle étude suppose une enquête très délicate, qui porterait en même temps sur différents aspects de la « mystique » et de la « religion » impériales.

Le IIe siècle, qui fait l'objet du chapitre sixième, semble avoir retenu moins longuement l'attention de l'auteur; cela se comprend d'ailleurs aisément, puisque cette époque, paisible à l'intérieur, offre une matière moins riche et moins variée que la précédente. La documentation moderne, constituée essentiellement par les grands travaux de Strack, Hamberg, J. M. C. Toynbee, J. Aymard, aurait pu avantageusement s'étendre à quelques études d'histoire religieuse, comme celles de Costa sur Trajan, de Réville sur les Sévères et d'autres toutes récentes, mais déjà accessibles. Cela n'aurait pas changé l'idée centrale du chapitre, qui nous paraît irréfutable : à la différence de la période précédente, celle-ci est marquée par le retour à une conception moraliste et rationaliste du pouvoir et par l'exaltation de la *Virtus*, c'est-à-dire des mérites humains de l'empereur, comme facteur de ses victoires militaires et de la félicité des temps; à preuve la préférence donnée à la Victoire au *clipeus uirtutis*, aux dépens de la Niké tropaeophore, tant sur les monuments de l'art triomphal, dont les plus remarquables sont les colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle, que sur les revers des monnaies, ou encore les nombreuses illustrations de la

Virtus en action (scènes de bataille ou de chasse) dans la sculpture — officielle ou non — et dans la numismatique du siècle, et enfin la remise à l'honneur, après une éclipse séculaire, d'Hercule comme modèle divin de la *Virtus* ; ainsi se trouve justifié le titre donné à ce chapitre : « Le siècle de la Vertu » (malgré l'équivoque créée par le mot français, dont le sens ne répond pas exactement à celui du mot latin). Toutefois, bien que l'auteur ait pris soin de signaler le rôle éminent dévolu à Jupiter, comme « patron » de Trajan, tant chez les théoriciens du pouvoir impérial, tels Dion de Pruse et Pline le Jeune, que dans certaines œuvres de l'art officiel, tel l'arc de Bénévent, il nous semble que ce rôle aurait dû être souligné davantage, non seulement sous le règne de Trajan, mais encore dans les suivants : G. Picard a rassemblé, p. 388, les principaux traits qui, dès l'adoption de Trajan, l'ont désigné aux yeux de tous comme le protégé de Jupiter et son délégué au gouvernement de la terre ; ce thème est orchestré par la propagande monétaire pendant tout le règne et immortalisé par le fameux relief posthume de Bénévent, qui montre le souverain de l'Univers tendant sa foudre au souverain de la terre pour terrasser les ennemis de l'Empire. Il est vrai que l'empereur mérite cette aide surnaturelle par sa valeur et son action personnelles ; mais, comme ses prédécesseurs, il possède un charisme qui lui vient directement de Jupiter. Cette théologie « jovienne » du pouvoir est facile à accorder avec la doctrine stoïcienne, dont G. Picard s'est plu à mettre en relief — en forçant peut-être un peu la note — l'importance dans l'idéologie du régime à cette époque. Bref, sans qu'il y ait lieu, croyons-nous, d'opérer une distinction trop tranchée entre pouvoir militaire et pouvoir politique civil, sous Trajan comme au temps des Julio-Claudiens, le charisme impérial se compose d'un élément de couleur morale, l'*Arété* ou *Virtus*, et d'une force proprement surnaturelle, mais le premier passe du second au premier plan, tandis que l'autre cesse d'avoir sa source dans le génie ou la fortune personnelle du souverain pour devenir une grâce de Jupiter ; cette participation à la supériorité de Jupiter se traduit, sans élévation scandaleuse à son rang divin, par l'adoption du *cognomen Optimus*. (Notons à ce propos que la mosaïque dionysiaque d'Acholla, en dépit de l'argumentation ingénieuse de G. Picard, ne nous paraît pas destinée à la glorification de Trajan, étant donné que, comme le constate G. Picard, « la figure impériale elle-même demeure absente ».) Sous Hadrien, la dominante jovienne se marque principalement — mais non pas uniquement, car on en trouve des indices précis dans la numismatique romaine — par l'institution du culte d'Hadrien-Zeus en Orient : entreprise nettement distincte de la théologie de la Victoire, mais qu'il y aurait eu avantage

à rappeler d'un mot. Avec Antonin le Pieux, les motifs cosmocratiques se développent, et la *Virtus Augusti*, devenue énergie cosmique, est soumise à renouvellements périodiques, notamment à l'occasion des *Vicennalia* ; à ce propos, indiquons à l'auteur que le rite sanglant du taurobole, connu en Italie depuis Trajan, apparaît sous Antonin lié à la régénération de la puissance de l'empereur ; d'autre part, la théologie jovienne sous-tend toujours la théorie du pouvoir impérial : Antonin, sur un revers monétaire au moins, est coiffé comme Jupiter, tandis que l'association de son fils, le César Marc-Aurèle, avec Minerve, complète et confirme celle de l'Auguste avec Jupiter ; le partage dynastique du charisme impérial s'est donc produit longtemps avant le règne des Sévères, où G. Picard le constate pour les *Victoriae Augustorum*. De même, le motif de la gigantomachie, symbole du charisme victorieux de l'empereur, apparaît déjà sur des revers de Marc-Aurèle, où se vérifie la permanence de la théologie jovienne. G. Picard aurait sans doute évité ces menues omissions s'il avait utilisé le grand catalogue des monnaies du British Museum, avec ses introductions, ses notes et ses planches détaillées, au lieu du *Roman Imperial Coinage*, plus sommaire et nettement vieilli. Quant aux dernières années du siècle, marquées par le règne de Commode et les débuts des Sévères, G. Picard a très bien montré comment elles acheminaient irrésistiblement à la théologie absolutiste et mystique du Bas-Empire ; on pourrait toutefois se demander s'il ne fait pas trop de place à la *Virtus* : sous Commode, « la cause de la Victoire réside dans la personnalité divine du Prince, non dans son effort humain » (p. 453) ; on ne saurait mieux dire, mais pourquoi chercher cette cause dans la *Virtus* de l'empereur, devenue cosmique et transcendante, plutôt que dans sa *Felicitas*, alors que l'auteur reconnaît lui-même que l'on est bien plus près de celle-ci que de la *Virtus* et que Commode, le premier, a introduit l'épithète *Felix* dans sa titulature? De même, on ne voit pas très bien pourquoi le surnom *Inuictus*, de Septime-Sévère, ne se rattacherait pas plutôt à sa *Felicitas* qu'à sa *Virtus*, ni quelle place revient à la *Virtus Augusti* dans la décoration du temple sévérien de Tébessa, à côté de *Felicitas temporum* et de *Victoria*, ni pourquoi l'auteur rattache à la *Virtus*, la force surnaturelle que, dans le charisme impérial de la tétrarchie, L'Orange attribuait, plus judicieusement semble-t-il, à la *Pietas*.

Les dernières pages du livre traitent du Bas-Empire ; dans sa phase chrétienne comme dans sa phase païenne s'épanouit la théologie absolutiste de la Victoire, qui se forme depuis le milieu du IIe siècle : les trophées ne célèbrent plus les victoires réelles des empereurs, mais les *Vota* qui renouvellent périodiquement leur Victoire, grâce éternelle

et supra-terrestre ; c'est ainsi qu'Alexandre-Sévère place sur la façade de ses Thermes les trophées de Domitien. Après une éclipse de quarante ans, durant la grande crise de l'Empire (220-260), les trophées apparaissent de nouveau sous Gallien, avec les motifs classiques, pour illustrer soit des événements historiques précis, soit la force victorieuse universelle de l'empereur. G. Picard se hasarde, en passant, à expliquer l'intensité dramatique et la volonté de destruction qui caractérisent les sarcophages dits « de bataille » (reflets de la sculpture officielle), au début du IIIe siècle, par la vogue de la philosophie dualiste, qui met aux prises dans un combat sans merci forces du bien et forces du mal, et ensuite le retour à l'exaltation tranquille du pouvoir surnaturel du Prince, dans la seconde moitié du siècle, par la prédominance du monothéisme solaire et du néo-platonisme ; hypothèse intéressante et profonde, mais très incertaine et qui soulève des objections : ainsi le sarcophage Ludovisi nous paraît montrer, bien plutôt qu'un combat acharné entre Romains et Barbares, l'intervention quasi surnaturelle du chef sans armes, au cours de la mêlée, pour arrêter le massacre et rétablir la paix. Depuis la fin du IIIe siècle règne la théologie absolutiste, dans laquelle la grâce du Dieu chrétien se substituera progressivement aux forces surnaturelles du paganisme, tandis que la croix prendra la place du trophée ; avec une parfaite objectivité, l'auteur reprend la question du *labarum* constantinien et fait la part de la légende et de l'histoire. Le livre se termine avec la description de la colonne d'Arcadius, où les Victoires portent des croix et des monogrammes du Christ mêlés aux trophées et aux *clipei uirtutis*.

La solidité de l'érudition et la sûreté de la méthode donnent une haute valeur scientifique à tous les travaux, déjà fort nombreux, de Gilbert Picard ; mais dans aucun autre n'apparaissent plus clairement ses éminentes qualités d'esprit, en particulier l'imagination féconde, la vigueur démonstrative et l'intelligence des ensembles. On regrette d'autant plus de devoir signaler que le texte est émaillé d'une foule de fautes et de bizarreries typographiques, qui ne font pas honneur à l'éditeur et qui ôtent un peu de son lustre à ce beau livre.

Jean Beaujeu.

W. Deonna, *Mercure et le scorpion* (Coll. Latomus, t. XXXVII, 1959) : Public. de *Latomus*, Rev. Études latines, Bruxelles, 1959, 51 pages.

Le mémoire du regretté W. Deonna est un des derniers dont il m'ait parlé avant sa mort et après la publication de son étude suggestive sur « La boule au rat », que la *Revue archéologique* avait accueillie. C'est le type de ces monographies plantureuses que le savant genevois aimait

constituer, avec les ressources d'une érudition hors de pair. Le Mercure au scorpion enrichit une série fort nombreuse, établie dans le temps et l'espace, prodigieusement. Si les « hommes-scorpions » apparaissent en Sumer avec le premier état de la Légende de Gilgamesh, peut-on croire, le symbole du Scorpion, connu dès le temps de Nagada en Égypte, escorte la réflexion des humanistes et la croyance des hommes jusqu'au temps de Martianus Capella et d'Alain de Lille, ce qui lui fait une belle longévité. On aurait tort de croire, d'autre part, qu'il a été vénéré ou maudit seulement dans les pays des tropiques, où il a exercé ses instincts et conquis sa réputation redoutable (*in cauda venenum*). On le connaît de l'Afrique (Égypte, Afrique du Nord) jusqu'au Proche-Orient et au Nord des Balkans ; il a été familier en Asie et sur les rives de la Méditerranée, en Grèce autant qu'à Rome et ailleurs. Il a été céleste (zodiaque) et chthonien, maléfique et bénéfique (d'où, selon l'auteur, son association à Hermès). Symbole belliqueux, il est aussi un talisman de fécondité, d'abondance et de bonheur. — Comme l'avait montré Marcel Bulard, il a servi au racisme, pour exprimer la défiance vis-à-vis des Juifs ; mais il se peut qu'il ait été aussi, au Moyen Age, un des attributs de la dialectique, et, en tout cas, on le rencontre à Rome dans l'armement des prétoriens.

Il n'y a pas de carrière plus étendue que la sienne, si ce n'est celle du serpent, parmi les « animaux malfaisants ».

M. W. Deonna l'a réhabilité en constituant ses lettres de créance, sinon de noblesse, dans la compagnie d'Hermès, spécialement à travers la planète. En Afrique du Nord, l'Hermès au scorpion a eu des statues (Madaure) ; il a orné des reliefs (nombreux), des pierres gravées. Le scorpion comme attribut d'Hermès a figuré dans le sanctuaire de l'Artémis Nanaia, vers 200 de notre ère, sur les stucs d'une corniche dédiée à l'Iranien par Orthononazos, fils de Goras[1]. J'ajouterai qu'il figure aussi sur le curieux relief inscrit de la sphinge tricéphale d'Amphipolis au Musée de Budapest (Ch. Picard, *Mon. Piot*, 50, 1958, p. 49-84 et pl. 8 ; j'ai donné là des exemples autres de sa présence en Égypte, avec le sphinx ou la sphinge). Le cratère grec archaïque illustrant le Départ d'Amphiaraos l'admet parmi le cortège des animaux maléfiques exprimant le caprice du destin. — L'Apollon Clarien passait (jadis !) pour le détester et l'exclure de son péribole, ce qui n'arrive plus[2]. Mais il était l'attribut de la belliqueuse Ishtar et de Shadrafa, assimilé un jour à Dionysos-Liber en Afrique.

1. Originaux à l'Institut d'Art de l'Université de Paris.

2. Les hommes qui naissent sous son signe, les σκορπιανοί, dit l'auteur, « pendant la paix cherchent encore des ennemis, se plaisent aux combats de gladiateurs, suscitent des querelles » (p. 15).

Au temps du *Dictionnaire des antiquités* Saglio-Pottier, on avait dit que son « symbolisme » restait inexpliqué (Adrien Legrand, *s. v. Mercurius*). On ne le croira plus guère, désormais, et c'est à W. Deonna qu'on le devra.

Tout au cours de la lecture du petit livre, on admirera la vaste érudition de l'auteur. Qui eût pu rassembler tant de textes et les commenter? Les objections qu'on peut faire, ici ou là, ont un caractère un peu subjectif, qu'on ne saurait manquer d'apercevoir. Risquons-en une ou deux : je ne croirai jamais (p. 37, n. 1) que sur la patère en argent de Boscoreale (Louvre), la figure allégorique qui est représentée soit celle de la célèbre reine Cléopâtre en Isis, malgré tous les tenants[1] de l'hypothèse inacceptable de Della Corte. La prétendue Cléopâtre-Isis aurait été bien bonne de s'encombrer — au moment de sa mort ou avant — les bras et le giron de tant de symboles de religions très diverses, mis en montre pour la propagande. Or, les cultes recommandés par l'effigie allégorique qu'ils environnent sont tout justement ceux d'Alexandrie, connus sur place, et appropriés à la personnification de la grande ville. — P. 43, sur la stèle d'Auzia-Aumale (stèle de Geminius Saturninus), le petit animal que tient le garçonnet est, à mon sens, un lièvre, symbole osiriaque de l'âme, partout diffusé en Afrique.

Ch. Picard.

Pio Ciprotti, *Conoscere Pompei* : Roma, « L'Erma » de Bretschneider, 1959, 164 pages, 106 figures.

Ce petit livre, joliment présenté, est destiné, selon la bande publicitaire et le titre lui-même, à faire connaître ce que les touristes ne voient pas de Pompéi, c'est-à-dire l'histoire de la ville, son art et la vie quotidienne de ses habitants. En fait, il donne un aperçu rapide, mais bien au courant des dernières recherches, sur les différents aspects de la vie pompéienne ; toute une série de courts chapitres traitent successivement du site de la ville, de sa légende et de son histoire ; de sa population ; de l'aspect urbanistique d'ensemble ; du Forum et des édifices publics profanes ; de la religion et des temples ; de la maison d'habitation ; de la vie économique ; du culte des morts ; de la vie intellectuelle ; de l'art ; du mobilier ; enfin des inscriptions. La bibliographie, succincte, est bien à jour. L'ouvrage contient ainsi les éléments essentiels d'une solide documentation. Il met à la portée du public cultivé les résultats d'une vaste enquête historique et archéologique, aujourd'hui bien plus que séculaire, et il faut accueillir avec faveur des livres comme celui-ci qui

1. Il en manque à la liste de W. Deonna.

savent établir un pont entre l'érudition pure et tous les non-spécialistes qu'attire la connaissance de l'Antiquité, mais qui souvent ne savent pas comment y accéder.

Raymond Bloch.

Studi Sarsinati, de P. E. Arias, S. Aurigemma, P. Burchi, N. Finamore, G. Maioli, G. A. Mansuelli, G. C. Susini, A. Veggiani ; préface de A. Campana (Publication de la *Societa di Studi romagnoli*) : Faenza, ed. F.lli Lega, 1957, 251 pages, nombreuses figures et cartes dans le texte.

Cet intéressant volume a pour point de départ le cinquième Congrès de « *Studi romagnoli* » qui s'est tenu en septembre 1953 dans la ville de Cesena. Il rassemble vingt et une des quarante et une communications qui ont été lues devant les congressistes, les vingt autres trouvant place dans la revue « *Studi romagnoli* » ou dans d'autres publications. L'ensemble des articles qui sont ici publiés concernent la ville ombrienne de Sarsina, d'où, bien entendu, le titre de l'ouvrage.

La petite cité de Sarsina, qui fait partie de l'actuelle province de la Romagne, est située sur le fleuve Savio à trente-quatre kilomètres au sud de Cesena, qui est arrosée par le même cours d'eau, et à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Rimini. C'était, dans l'antiquité, une importante cité ombrienne sur le versant nord des Apennins, qui fut conquise en 266 avant J.-C. par les légions romaines et devint, dès lors, cité fédérée. Son titre de gloire est, on le sait, d'avoir donné naissance à T. Maccius Plautus, en 254, douze ans seulement après la conquête romaine. Il est probable, du reste, que Plaute dut aller de fort bonne heure à Rome, puisque sa langue ne témoigne pas de ses premières origines. Sarsina est aujourd'hui un centre qui vit de l'agriculture ; à l'époque romaine on vantait la qualité de ses fromages et l'efficacité de ses sources thermales. De son passé romain, la ville a gardé un éclatant témoignage, grâce à son Musée archéologique qui est certainement un des plus intéressants et un des plus riches de Romagne. Il fut créé en 1891, mais ses collections reçurent un enrichissement décisif lors des fouilles pratiquées dans la nécropole dite de Pian di Bezzo, fouilles qui commencèrent en 1927 et se poursuivirent au cours des années suivantes. La nécropole était située à un kilomètre, environ, à l'est de la ville, sur la rive droite du Savio, et les tombes étaient alignées sur les deux côtés d'une route, dont un long tracé a été dégagé. Un certain nombre des monuments funéraires de l'ancienne cité est parvenu jusqu'à nous en raison du phénomène suivant : sans doute, à la fin de l'époque impériale, le lit du Savio a été obstrué à deux kilomètres en

aval de la ville, par l'éboulement d'une colline argileuse. Un lac se forma, puis le fleuve reprit peu à peu, par érosion, son ancien cours, mais les monuments de la zone se trouvaient alors recouverts par une masse épaisse de limon. Les fouilles entreprises, en 1927, les remirent au jour.

Voici les différents articles du livre : p. 3 à 16, P. E. Arias étudie l' « Attis de Sarsina », statue de 1m50 de haut, découverte en 1923 et représentant Attis. La statue, de caractères hybrides et dont la tête évoque certains types d'Antinoos, date sans doute de l'époque antonine et devait appartenir à un *Metroon* local. P. 16 à 27, S. Aurigemma étudie « *I mausolei sarsinati a cuspide piramidale e alcuni monumenti a cuspide nei territori di Aquileia e Pola* ». Il s'agit d'un type très curieux de monuments funéraires qui, sur une base cylindrique ou rectangulaire, présentent un édicule à colonnes, lequel, à son tour, supporte une pointe pyramidale diversement ornée en son extrémité. Ce type architectural offre une allure baroque et M. Aurigemma étudie ici son aire de diffusion. P. 109 à 124, M. N. Finamore présente quelques hypothèses sur les mausolées de ce type découverts à Sarsina. P. 151 à 185, on trouvera une bonne étude de M. G. A. Mansuelli sur les mosaïques de Sarsina ; p. 185 à 219, un article intitulé *Poleografia sarsinate*, dans lequel M. G. Susini groupe des observations sur l'histoire et la topographie de l'habitat romain de Sarsina ; du même auteur, p. 219 à 239, une étude des portraits julio-claudiens découverts à Sarsina (sous le titre : *Contributo all' iconografia imperiale julio-claudia*) ; p. 239 à 249, des réflexions de M. A. Veggiani sur l'éboulement qui a entraîné l'ensevelissement d'une partie des monuments de Sarsina. Deux études sortent du cadre des temps antiques : P. Burchi, *Regesto degli atti del notaio sarsinate Domenico da Firenzuola* (*1403-1419*), et A. Veggiani, *Un monumento a Plauto nel XVII secolo a Sarsina* (respectivement p. 29 à 109 et p. 249 à 251).

Raymond Bloch.

Quentin F. Maule et H. R. W. Smith, *Votive religion at Caere : Prolegomena* (University of California Publications in Classical Archaeology, IV, 1) : Berkeley-Los Angeles, 1959, 136 pages, 5 planches, 8 figures dans le texte, 3 dollars.

Le 12 mai 1902, l'Université de Californie, à Berkeley, acquit de Don Mariano Lazzari, archiprêtre de Cervcteri, quelque six cents figurines de terres cuites provenant, selon toute probabilité, d'un dépôt votif découvert dix-sept ans plus tôt au sud de la ville, dans la propriété dite la Vignaccia, non loin de la nécropole du Sorbo et de la tombe Regolini-Galassi. Une grosse partie de la trouvaille (6.000 frag-

ments) s'était perdue, quelques éléments en avaient déjà gagné des collections privées et des musées de Sienne, Boston et Berlin ; il y en a même aujourd'hui au Musée Otago, à Dunedin, en Nouvelle-Zélande ! Mais deux exemplaires de Berlin avaient depuis longtemps attiré, on va le voir, l'attention. Les auteurs du présent ouvrage, qui est passionnant, en font connaître ici neuf autres — six guerriers et trois déesses — « en avant-garde », disent-ils, de la grande armée dont un de leurs compatriotes entreprendra un jour, ils l'espèrent, le catalogue complet, et c'est en prévision d'une telle publication qu'ils ont rédigé ces *prolégomènes* en trois parties.

La première est intitulée : « Des Gaulois, ou des dieux? » C'est que les guerriers de Berlin, avec leur bouclier long, leur grande épée, leur apparent *torques* et leur étrange casque à deux protubérances sur le devant, étaient traditionnellement identifiés, depuis Furtwängler, avec des Gaulois. Postérieurs, dans cette hypothèse, à l'invasion de 387, ils avaient même fourni à M. P. J. Riis une date essentielle pour sa chronologie de la sculpture étrusque (*Tyrrhenika*, 1941, p. 149 sq.). Ce n'est pas cette chronologie que MM. Maule et Smith contestent ; au contraire, ils tendent à la corroborer par un autre biais. Mais ces statuettes ne représentent pas des Gaulois : provenant de la *favissa* d'un temple, elles ne peuvent être l'image divinisée de l'ennemi lointain qui, sous la conduite de Brennus, avait un moment déferlé jusqu'à Caere et Rome ; il faut y reconnaître bien plutôt le dieu *maris* ou Mars. La démonstration, très dense, fouillée et scrupuleuse, et, lorsqu'on croyait la conclusion en vue, repartant sur une concession à l'adversaire, est riche d'aperçus variés sur toutes sortes de problèmes concernant la civilisation italique, entre autres l'armement. L'équipement inaccoutumé de ces figurines de Mars s'expliquerait peut-être par une influence non gauloise, mais romaine, et la substitution du *scutum* au *clipeus* serait en rapport avec l'introduction de la tactique manipulaire par Camille.

La seconde partie, toujours à propos des terres cuites de Berkeley, élargit les perspectives en posant des « questions de méthode ». Elle marque vivement l'importance, pour l'étude des religions de l'Italie, de ce que pourraient nous apprendre les dépôts votifs trop longtemps négligés : selon les époques, ils révèlent une piété et une théologie différentes, d'où un très intéressant essai de chronologie du sentiment religieux dans l'Italie centrale, d'après le contenu des *favissae*. Il s'y joint une suite de réflexions inattendues, mais convaincantes, et, par exemple, cette idée étonnante que, malgré les démons horribles dont se peuple de plus en plus l'enfer étrusque, la religion votive manifeste un optimisme croissant et une confiance inébranlable dans l'efficacité

de ses ex-voto ; sans compter de précieux excursus sur diverses divinités, notamment Matuta. La troisième partie — « vers un échange d'informations » — propose aux futurs éditeurs des terres cuites et à tous les historiens des religions italiques, sous forme de questions, un certain nombre d'hypothèses non moins stimulantes : si, par exemple, la religion du Latium n'est pas *de iure* (c'est-à-dire dans les auteurs et les institutions) une religion de dieux, alors qu'elle est *de facto* une religion de déesses. Tout l'essai est, en effet, une invitation, formulée en termes parfois d'une amusante vivacité, à répudier « la religion pontificale romaine, avec ses prêtres, son calendrier et les élaborations d'une théologie systématique », pour ces aspects populaires qu'exprime davantage la religion des dépôts votifs. Pour terminer, MM. Maule et Smith reprennent, dans une nouvelle lumière, le problème du *maris* des miroirs étrusques. Livre neuf, non seulement par les 600 terres cuites inédites qu'il verse tout à coup au débat, mais par les aperçus suggestifs qu'il ouvre à chaque page.

J. Heurgon.

Gilbert Charles-Picard, *Civitas Mactaritana* (*Karthago*, t. VIII) : Tunis, Mission archéologique française en Tunisie, 1958, 156 pages, 45 planches.

M. Gilbert Picard nous livre aujourd'hui le résultat de fouilles entreprises durant plusieurs années à Mactar, en Proconsulaire, avec l'aide de ses collaborateurs de la Direction des Antiquités et Arts de Tunisie, en particulier M. A. Lézine. Et ce premier volume, très riche et très dense, est la véritable naissance à l'histoire d'un site dont aucun historien ni géographe antique n'avait retenu le nom, mais sur lequel la célèbre épitaphe du moissonneur avait depuis longtemps attiré l'attention.

L'auteur se réserve de nous faire connaître dans un second volume la cité romanisée, puis chrétienne, après son accession au statut colonial vers 180. Pour l'heure, il en mène la résurrection jusqu'à ce qui lui paraît avec raison un tournant important, la dédicace, fin 1er siècle, de la basilique des *juvenes*, société dont le développement va matérialiser la relève progressive de la culture et des institutions indigènes. C'est dire le plan de l'ouvrage, dont la deuxième partie est consacrée à l'étude de cette *juventus*, de sa *schola* et de sa basilique, tandis que la première s'attache à définir la civilisation libyco-punique à Mactar.

Ici, les données sont complexes, souvent imprécises, et l'auteur n'en a que plus de mérite à solliciter tous les témoignages, avec autant d'ardeur à exploiter que de prudence à conclure, quand la documen-

tation est trop lacunaire. C'est ainsi que des incertitudes subsistent dans le premier chapitre, concernant le rôle administratif et économique dévolu à la cité dès les rois massyles, préfecture ou « cercle » dont on ne peut préciser les limites territoriales, ni le district fiscal de ce qui fut un bureau des IV *publica Africae*, à propos desquels M. G. Picard confirme l'interprétation pluraliste généralement admise.

Des analyses délicates, menées avec bonheur, sont consacrées aux *Numides*, puis à *la civilisation punique à Mactar*, aux cultes notamment, à propos desquels l'exposé s'appuie sur l'expérience déjà consignée dans les *Religions de l'Afrique antique* ; l'auteur accorde leur juste part aux éléments autochtones quand (p. 34-38) il discute sur la probable source libyenne commune des trois grands cultes mactarois à caractère héliaque ; plus loin, on ne peut que le suivre quand il établit, parlant des *Cereres*, comment les Puniques avaient accommodé à leur propre théologie le culte des deux déesses, tout en maintenant le rituel grec (commentaire de la stèle de Sidi Ali Madiouni, p. 57-58 et pl. XXVIII).

Passant aux institutions politiques, on nous montre comment, puniques de tradition et de forme, elles sont influencées par l'élément numide : la dédicace du sanctuaire à Hathor Miskar nous révèle l'existence d'un suffétat, mais les suffètes sont trois, au lieu de deux à Carthage, et portent des noms numides ; dans le même sens, on relève des traces de filiation utérine, qui ressortit au droit libyen. L'examen de ces institutions donne à penser à l'auteur que Mactar jouissait d'une certaine autonomie : droit d'association, attesté par l'existence du *Mizrach*, sorte de collège de *cultores*, et d'une *juventus*, à l'image des éphébies helléniques ; d'un *forum*, enfin, établi bien avant l'érection de la ville en colonie (mais peut-on en inférer que la cité de droit indigène avait une assemblée populaire?). Mactar était-elle *civitas libera*? Elle ne figure pas sur la liste dressée par Pline (*N. H.*, V, 4, 30) et il est un peu illusoire de songer à l'y retrouver sous un autre nom. Reste que la physionomie complexe de la cité préromaine est restituée avec beaucoup de vraisemblance par l'auteur, qui tient compte des éléments divers — carthaginois immigrés et numides peu à peu punicisés — lentement fondus en un amalgame où l'ancienne aristocratie numide aurait gardé une part politiquement prépondérante, tandis que les Puniques fournissaient les techniciens : prêtres, commerçants, artisans, pionniers d'une culture dont il reste — le lion « Herranz » notamment, pl. XXIV et XXV, superbe de vigueur — de beaux vestiges.

La longue inscription relative aux *juvenes*, dont le commentaire ouvre la deuxième partie de l'ouvrage, conférait à elle seule un intérêt particulier aux fouilles de Mactar. Elle apporte au débat général sur la question le seul texte africain qui compte, tant par sa date (88 ap.

J.-C.) que par son contenu, bien plus que le texte de *Saldae* publié par Leschi : elle rafraîchit considérablement le dossier de la *juventus*, venant s'ajouter au mémoire de M. P. Ginestet, malheureusement encore inédit. Surtout, dans son contexte, elle nous apporte peut-être la clef d'une conversion qui, sans ce témoignage, eût pu paraître miraculeuse : pour l'auteur, ce club militaire, où les noms numides, puniques, romains sont également représentés, fut l'école où des générations de jeunes gens ont peu à peu préparé leur cité à l'acquisition de la *civitas romana* pleine et entière. C'est très probable et cela concorde avec les autres données que les fouilles ont mises en évidence, épigraphiques et archéologiques. A ce dernier égard, la description de l'ensemble *schola-basilica juvenum* nous fait toucher du doigt l'extrême difficulté de l'entreprise, la sûreté avec laquelle elle a été menée par les fouilleurs, la qualité des relevés effectués par l'architecte, M. A. Lézine. A propos de son édifice quadrilobé, M. G. Picard est amené à reprendre dans son ensemble l'irritant problème des édifices africains à auges ; il reprend et confirme les hypothèses du docteur Carton, qui y voyait déjà des *horrea*.

La qualité de cette première livraison fera attendre la suite avec grand intérêt. Mais on peut dire d'ores et déjà que cette publication, servie, en outre, par une illustration abondante et soigneusement choisie, rejoindra avec honneur dans les bibliothèques les belles monographies consacrées aux sites de Proconsulaire par les prédécesseurs de M. G. Picard à la Direction des Antiquités de la Tunisie.

Serge LANCEL.

G. CAPUTO, *Il teatro di Sabratha e l'architettura teatrale africana* (Monografie di archeologia libica, VI) : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1959, 90 pages in-4° et 93 planches.

Dans la belle série des publications d'archéologie libyque, où il avait déjà donné *Lo Studio del grande bassoriliero con la danza delle Menadi in Tolemaide di Cirenaica*, 1948, G. Caputo, auteur de grandioses restaurations africaines, présente une monographie nourrie de son expérience de fouilleur qui nous ouvre en quelque sorte le dossier justificatif de la reconstruction commencée par G. Guidi après les premières fouilles de R. Bartoccini (1927).

Après un historique de la découverte, l'auteur étudie la situation du monument (le terrain plat a fait multiplier voûtes et arcs), ses principaux caractères (importance des circulations), opposés à ceux des théâtres grecs, puis passe à l'analyse structurale : matériaux et description minutieuse des différentes parties ; la façade extérieure, avec ses

trois ordres de portiques curvilignes, la *cavea*. Mais l'architecture n'est pas seule en cause : en effet, le *pulpitum* était décoré d'un remarquable ensemble de reliefs incarnant une vision historique et sociale de la fonction du théâtre ; avec les divinités les plus importantes de la ville alternent des représentations de tous les genres de spectacles : scène empruntée à une école de déclamation dans une ambiance hellénique, accessoires de théâtre, chœur des Muses, scène de mime, dialogue tragique, tableau de pantomime (le jugement de Pâris), hilarotragédie. Au centre, encadrées par deux représentations de sacrifice de style sévérien, les personnifications de Rome et de Sabratha, avec le Génie de la colonie. Peut-être faut-il mettre ces sculptures en rapport avec le voyage de Septime-Sévère en 204.

L'auteur passe ensuite à la description de l'*hyposcaenium* (intéressantes considérations sur l'installation hydraulique, le fonctionnement du rideau) et du mur de scène dont la conservation est remarquable (il comportait quatre-vingt-seize colonnes) ; au delà se trouvaient un portique et des salons. Ensuite sont dégagées quelques conclusions générales sur la date (fin du IIe siècle) et l'importance du monument, un des plus grands théâtres d'Afrique (92m60 de diamètre, 22m75 de hauteur de scène, quelque 5.000 places).

Une note épigraphique présente les fragments d'une inscription peinte du IVe siècle, puis sont rassemblées des observations sur la restauration, qui témoignent d'une scrupuleuse honnêteté scientifique : problèmes méthodologiques (distinction des parties antiques et des rajouts), techniques (étude de statique) et esthétiques (la recherche de l'effet est inséparable de l'équilibre). Un appendice publie des fragments inédits de peintures pariétales (IIIe et IVe siècles : muse, nature morte, auteur comique, Niobides) et deux graffiti.

La description technique et critique est nourrie de nombreuses références à des textes littéraires et de comparaisons avec d'autres monuments (abondante bibliographie).

L'auteur, estimant à juste titre qu'une œuvre ne peut bien s'interpréter que située dans une série, consacre une seconde partie à l'architecture théâtrale africaine et donne une séquence de fiches techniques pour une vingtaine de théâtres échelonnés du Maroc à la Tripolitaine (dimensions, particularités structurales, chronologie), reprenant *in fine* l'examen des caractères communs (principaux éléments, problème des sanctuaires de théâtre). La plupart de ces monuments datent du IIe siècle, mais ils ont été progressivement embellis. Sur un schéma connu, purement romain à l'ouest de Leptis Magna, l'accentuation de telle partie architecturale, les modulations décoratives ont introduit de nombreuses variations. On notera que, pour Sabratha, les relations

les plus cohérentes s'établissent avec le groupe situé hors de la Cyrénaïque : les traits spéciaux des œuvres de cette province sont indiqués (problème des influences grecques, en rapport avec la constitution politique et les cultes ; discrimination des odéons et des hémicycles servant de lieu de réunion). Un théâtre constitue ainsi un complexe monumental qu'il faut étudier non seulement du point de vue architectural ou philologique (d'après les textes), mais d'un point de vue dynamique et véritablement théâtral : telle est l'importance sociale et civilisatrice du théâtre, que seule l'archéologie peut bien mettre en valeur. Au passage, l'auteur rectifie la terminologie en usage (par opposition au théâtre grec) et retrace le progrès des études en ce domaine.

Il nous plaît de le voir rendre hommage aux travaux consacrés par Ed. Frézouls aux théâtres d'Afrique et de Syrie : les théâtres constituent une des séries architecturales aujourd'hui les mieux étudiées (en Italie, en Gaule, cf. le t. III, 2, du *Manuel* d'archéologie d'A. Grenier). Voilà qui nous fait attendre avec impatience la thèse annoncée d'Ed. Frézouls et la publication promise par G. Caputo du théâtre de Leptis.

Ajoutons que l'illustration abondante de la monographie présentée ici (photographies et plans) est au-dessus de tout éloge.

R. Chevallier.

Jacques Heurgon, *Le trésor de Ténès* : Paris, Arts et métiers graphiques, 1958, 86 pages, XL planches.

C'eût pu n'être qu'une gageure réussie : un des meilleurs spécialistes de la haute époque administrant la preuve, au mépris de toute spécialisation, qu'on peut aller des Osques aux Vandales et traiter avec un égal bonheur des inscriptions dites *Iuuilas* et de bijoux de basse époque. On mesure déjà ce qu'une telle tentative représentait de disponibilité d'esprit historique et d'accommodation intellectuelle.

Mais la vraie réussite de M. Heurgon est de nous avoir donné un livre tel qu'on ne songe pas à se demander si son auteur avait ou non l'habitude de ces problèmes, tant il manie d'emblée avec aisance le difficile dossier de l'art tardif. Et il y introduit un magnifique ensemble, ce trésor découvert à Ténès (*Cartennae*) en 1936 et que M. A. Grenier, inspecteur général des Antiquités, lui a demandé de publier, comme il le rappelle dans sa préface.

Il s'agit de dix-neuf pièces : une en bronze, une en argent, et surtout dix-sept en or — la plupart en or découpé, suivant la technique propre au Bas-Empire de l'*opus interrasile*. Après avoir replacé l'ensemble dans son contexte, ce petit port de Mauritanie césarienne qui nous est surtout connu par la lettre ironique et fougueuse d'Augustin à l'évêque

rogatiste Vincent, M. Heurgon étudie successivement ces objets, entourant chacun d'eux d'un commentaire typologique et stylistique minutieux et solide, qui les replace, aussi précisément que le permet la comparaison, dans les séries déjà existantes, ou bien fixe, au mieux des conjectures, le départ d'une série sans exemple encore à cette date.

Ainsi, c'est à une revue presque complète de l'orfèvrerie du Bas-Empire que le lecteur est invité. Les deux bracelets torsadés, l'étui-pendentif (la perspicacité de l'archéologue s'appuie ici sur l'analyse chimique du contenu de l'objet), la fibule figurant un dauphin forment le groupe le plus ancien en date (fin IIIe-début IVe siècle) et furent sans doute à l'origine de cet ensemble de bijoux de famille. La technique du torques, la broche zoomorphe suggèrent un milieu occidental et pourraient indiquer des survivances celtiques. De grandes fibules cruciformes et des garnitures de ceinture viennent chronologiquement à la suite pour former un autre groupe qui marque l'époque la plus glorieuse de cette famille, quand certains de ses membres firent agrafer par ces fibules leurs chlamydes de hauts fonctionnaires et reçurent — des mains, peut-être, du Comte des Largesses Sacrées, p. 38-39 — les garnitures du *cingulum militiae* que nous avons conservées. L'ornementation de ces plaques et boucles, ainsi que celle des fibules (sur l'une d'elles, la microphotographie révèle, fait rarissime, la signature de l'orfèvre), donne à M. Heurgon l'occasion d'un commentaire qui souligne heureusement la difficulté de suivre le cheminement des influences, de l'Orient à l'Occident, dans ces manifestations d'art où tout se compénètre, au point qu'une même grammaire ornementale s'applique à des supports aussi différents que des plaques de chancel et des bracelets et qu'on voit figurés des thèmes « méditerranéens » sur des formes ou des objets élaborés par les barbares.

Après nous avoir présenté un très beau bracelet finement découpé qui supporte la comparaison avec celui de Pont-Audemer et une ampoule d'argent frappée du monogramme constantinien dont le premier intérêt est de nous restituer le prototype des séries palestiniennes, M. Heurgon s'attarde pour finir sur la plus belle pièce de ce trésor, une broche en or, au milieu de laquelle se détache, exécutée au repoussé, une figure féminine dont le buste se présente de face. La coiffure, rendue par l'artiste avec beaucoup de précision, l'attitude (p. 66 : je ne suis pas sûr que le geste de la main ne soit pas rituel) inspirent à l'auteur des rapprochements qui lui permettent, à n'en pas douter, de serrer de près la date de ce portrait. Sans doute est-il un peu vain d'en chercher le modèle parmi les impératrices, mais cette recherche d'une « prétendante », qui à travers palais et cours mène M. Heurgon jusqu'à Galla Placidia, a la séduction d'une filature bien menée par un détec-

tive qui s'amuse et nous amuse des difficultés de sa tâche, comme lorsqu'il nous parle de ces princesses dont les monnaies montrent le seul profil et dont « il serait illusoire de prétendre faire tourner la tête » (p. 67). De tels sourires abondent dans le livre et n'entrent pas pour peu dans le plaisir qu'on y prend.

Une connaissance plus intime des sites et des musées d'Algérie et de Tunisie et de leurs réserves aurait peut-être permis de faire l'économie de rapprochements intéressants, mais un peu lointains (je songe à la pierre de Briord et aux appliques d'ivoire coptes rapprochées des rinceaux de la petite croix, p. 72-73), au profit de comparaisons locales plus instructives pour la chronologie. Mais presque tout est inédit dans ce domaine, et les conditions de la recherche pour le moins très défavorables. Lorsque cette recherche sera possible, celui qui la tentera trouvera dans le livre de M. Heurgon le guide le plus sûr et, pour la publication, un modèle à suivre, avec ses illustrations dans le texte et surtout ses planches de photographies, que l'auteur a rassemblées avec beaucoup de goût et d'efficacité pour son dessein.

Serge LANCEL.

A. GRENIER, *Carte archéologique de la Gaule romaine* ; XII : *Aude* (Institut de France, Académie des Inscriptions et Belles Lettres et C. N. R. S.) : Paris, 1959, in-4°, 260 pages, 27 fig. dans le texte, 8 pl., une carte-dépliant au 1/200.000.

Cette œuvre collective (collaboration de MM. P.-M. Duval, A. Blanchet, Ch. Boyer, Ph. Héléna, sous la direction du maître des études gallo-romaines) apporte une nouvelle pierre à la *Forma Urbis Romani* en voie d'élaboration par accord international sous les auspices de l'Union académique.

L'ouvrage s'ouvre par une bibliographie minutieuse (manuscrits, ouvrages fondamentaux, auteurs antiques et modernes), suivie d'une notice historique sur Narbonne et la Narbonnaise (complétée p. 44 pour la période romaine finale).

La première partie est consacrée à la métropole elle-même, « grande ville et grand port cosmopolite, capitale politique et administrative de la province maintenue jusqu'à Dioclétien sous un régime distinct ». Les documents épigraphiques sont classés dans l'ordre suivant : les dieux, les empereurs, les cultes, chaque examen critique donnant matière au passage à maintes réflexions d'intérêt général (sur les lares augustaux, les flamines...) ; puis ce sont les documents concernant l'administration municipale (avec de précieux renseignements sur les magistratures), l'administration de la province, la population et sa composition, enfin Narbonne chrétienne.

L'étude topographique vient ensuite : situation et extension, voie Domitienne et cadastre, voie d'Aquitaine, quartiers, rempart du Bas-Empire (discussion sur la date), pont, réseau interne des *cardines* et *decumani*.

Les monuments de la cité sont alors décrits : Capitole, *forum*, *horrea*, *macellum*, théâtre, amphithéâtre, temple, thermes. Les ports formaient un ensemble grandiose, qui a livré une céramique abondante (liste des marques de potiers).

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au reste du département, avec une introduction traitant du cadastre et des voies. Le dictionnaire topographique est présenté suivant le classement d'usage (arrondissements, cantons et communes), mais à la différence des répertoires ordinaires, bien décevants par le vague de leurs indications pour qui veut se livrer à une recherche sur le terrain, les auteurs ont ici accumulé toutes les précisions nécessaires. Un appendice toponymique distinguant les sources antérieures aux VIII^e^ et XIII^e^ siècles, avec la date précise et la forme sous laquelle apparaissent les noms des lieux-dits, offre un abondant matériel à l'exploitation du linguiste.

L'ouvrage se termine par un très utile appendice épigraphique : nombreux inédits classés par provenance, avec une minutieuse description, liste de marques de potiers, de marques sur lampes, *dolia* et *pelves*, amphores, tuiles et briques, métaux et verre. De très précieux *indices* donnent en particulier les toponymes en référence à la carte, très claire, qui livre l'image complète du département.

Une publication de cette qualité fait moins regretter la lenteur avec laquelle s'élabore la carte archéologique. C'est une réussite du travail en équipe, un exemple de méthode, par la perfection de la présentation, l'information exhaustive, la minutie de l'analyse, l'importance accordée à la topographie, et, pour la première fois peut-être, à l'occupation des sols (il serait intéressant de faire figurer en surcharge sur la carte, comme sur l'Atlas de Tunisie, le tracé des centuriations).

Cet ouvrage constitue la base indispensable des recherches à venir ; je relève avec plaisir les références nombreuses et élogieuses aux travaux de M. Guy, avec lequel je compte reprendre sur photographies aériennes l'étude du réseau routier et cadastral et le problème des ports. Dans notre Provence, si riche, bien des sites restent à découvrir.

R. CHEVALLIER.

E. ESPÉRANDIEU et H. ROLLAND, *Bronzes antiques de la Seine-Maritime*, préface de A. GRENIER (XIII^e^ supplément à *Gallia*) : 1959, in-4°, 101 pages, 1 carte hors texte, LXIII planches.

Entrepris par E. Espérandieu, achevé par H. Rolland, ce Corpus

réunit 203 monuments sûrement antiques, dont soixante-six seulement d'origine connue. Les plus intéressants proviennent de Lillebonne (dix-neuf au total) : dans ce nombre figurent les deux seules statues du recueil, qui représentent l'une et l'autre Apollon ; le n° 10, aujourd'hui au Louvre, a été trouvé au théâtre dans une cachette de fondeur qui contenait aussi plusieurs statuettes et une lampe. Du n° 12 ne subsiste que la tête, bonne copie gallo-romaine d'un original du v^e^ siècle. A part un assez grand nombre de petits bronzes étrusques, la collection comprend surtout des statuettes de laraire, produits industriels fabriqués à la grosse pendant l'Empire par des ateliers que l'on pense pouvoir situer à Alexandrie, en Italie ou en Gaule même.

Malheureusement, le grand nombre de pièces achetées ne permet guère de tirer de la collection des conclusions sur la religion, la production artistique et le commerce de la Gaule du Nord-Ouest. On regrette aussi l'impossibilité de dater la plupart des objets et l'absence à peu près complète de monuments à caractère historique : le plus digne de remarque est le « Génie » n° 67, d'époque julio-claudienne ; c'est malheureusement un achat. Il est surprenant de ne trouver aucun portrait impérial, à l'exception peut-être de la statuette équestre n° 104, qui mériterait une étude détaillée malgré sa médiocrité esthétique.

M. Rolland ne s'est pourtant pas laissé rebuter par ce que son entreprise avait d'ingrat ; il s'est astreint à faire l'histoire de chaque type, à déterminer dans la mesure du possible l'atelier d'origine. Grâce à ses soins, et à la bonne qualité de la plupart des photographies, l'ouvrage rendra des services.

Gilbert Ch.-Picard.

Marcel Renard, *Technique et agriculture en pays trévire et rémois* (Coll. Latomus, vol. XXXVIII) : Bruxelles, Latomus, 1959, 74 pages, 7 planches et 9 figures.

La découverte de nouveaux reliefs funéraires à Buzenol, en pays gaumais, ramène l'attention sur la machine agricole des agriculteurs gallo-romains. Après les représentations du *uallus* d'Arlon et de Reims, la nouvelle figure permet de préciser le mécanisme et le fonctionnement de la faucheuse, dont de nombreuses reconstitutions avaient été tentées. Dans l'ensemble, le *uallus* se présente, à Buzenol, de la façon dont le décrivirent Pline et Palladius. Si la machine épargne la main-d'œuvre et assure la rapidité d'exécution du travail, après la *carruca*, la charrue à roues qui permit, au second âge du Fer, la mise en culture des coteaux crayeux champenois, le *uallus* est à porter au compte de l'ingéniosité et de l'invention des charrons celtiques. La moissonneuse

ne pouvait être employée que dans les pays de plaines, où, malgré les vicissitudes de l'histoire, en pays trévire et rémois, on peut relever la permanence de l'exploitation des terres à blé.

Raymond LANTIER.

Dimitri TSONTCHEV, *Monuments de la sculpture romaine en Bulgarie méridionale* (Coll. Latomus, vol. XXXIX) : Bruxelles, Latomus, 1959, 43 pages & XXIV planches.

Des travaux d'urbanisme et de construction ont eu pour conséquence la découverte de sculptures dans les cités de Philippopolis et d'*Augusta Traiana* (aujourd'hui Stara Zagora). Les œuvres recueillies sont pour la plupart des travaux d'artisans, figures d'hommes, de femmes et d'enfants, relevant bien souvent du IIe siècle de notre ère ou de la première moitié du siècle suivant. D'autres sont des images de divinités, Artémis, Vénus, hermès de Dionysos, personnage du thiase dionysiaque. Le bestiaire est représenté par des figures de taureau, de lion, d'aigle.

Raymond LANTIER.

Triplice Omaggio a Sua Santità Pio XII, offerto dalle Pontificie Accademie di S. Tommaso e di Religione cattolica, di Archeologia e dei Virtuosi al Pantheon, t. II : Città del Vaticano, Tipografia poliglotta Vaticana, 1958, 417 pages, très nombreuses planches et figures.

Au cours d'un règne de vingt ans, le pape Pie XII n'a cessé de porter attention aux diverses activités techniques du monde moderne ; il n'a eu garde d'en négliger les aspects intellectuels et scientifiques ; et d'autant moins qu'en pareille matière la responsabilité des pontifes romains est doublement engagée, par tradition de mécénat et par nécessité de maintenir au niveau mondial un trésor d'art et d'archéologie d'une richesse exceptionnelle. Les Académies pontificales qui y ont travaillé ont désiré rendre hommage à Pie XII des réalisations qu'il a voulues ou encouragées. Ce deuxième volume, consacré à l'archéologie et aux arts, nous intéresse au premier chef par plusieurs des mémoires qu'il contient.

I. — José RUYSSCHAERT, *Recherches et études autour de la Confession de la Basilique Vaticane (1940-1958). État de la question et bibliographie* (p. 3-47). — Très averti du problème qu'il a abordé à plusieurs reprises, l'auteur utilise les observations et les relevés et graphiques du dernier fouilleur, M. A. Prandi, dont le rapport n'a été imprimé qu'à un très petit nombre d'exemplaires (1957). A la lumière des précisions apportées à la chronologie des monuments du IIe siècle, il formule plus fermement

l'hypothèse que, dans le dépôt funéraire volontairement assemblé à l'aplomb de la Confession, puissent figurer des ossements de saint Pierre. — La bibliographie constitue un instrument de travail indispensable.

II. — Antonio Ferrua, *Lavori e scoperte nelle catacombe* (p. 49-85, 18 planches), passe en revue, de façon brève, mais précise, les découvertes faites ces dernières années dans les catacombes — même hors de Rome, à Syracuse en particulier. Certaines ont été dues à la nécessité de travaux de consolidation ou de restauration. Des plans et d'excellentes photographies (plusieurs en couleurs) sont d'extrême intérêt pour l'architecture et l'iconographie : de l'hypogée, mixte et mithriaque, de Vibia, des catacombes « ad duas lauros » à Torpignatara, de Commodilla, de Saint-Hermès... Pour l'extraordinaire hypogée « syncrétiste », révélé par la construction d'un immeuble au deuxième mille de la voie Latine, et pour sa riche et intacte décoration picturale — païenne, biblique et néo-testamentaire — on attendra la publication scientifique complète qu'en prépare le P. A. Ferrua.

III. — Filippo Magi donne (p. 87-115 ; 14 planches) une *Relation préliminaire des découvertes archéologiques faites sous le garage d'automobiles du Vatican.* Là encore, une entreprise utilitaire fut à l'origine d'une fouille qui a été conduite de façon exemplaire. C'est, aux approches des jardins de Néron, un autre cimetière païen, symétrique de celui de la basilique vaticane, mais plus ancien : son utilisation au temps de Néron, et par de ses esclaves, est attestée épigraphiquement. Le riche matériel sera exposé près de la fouille, elle-même conservée intacte, mais abritée. La topographie antique de la région a pu être précisée.

IV. — Le même F. Magi, *I Musei e le Gallerie Pontificie* (p. 117-216 ; 72 planches), retrace les vicissitudes des immenses ensembles dont il a maintenant la responsabilité, le Latran et Saint-Paul y compris. Magasins de vivres et dépôts d'œuvres d'art de l'État italien pendant la guerre, puis progressivement réorganisés de façon plus moderne (ainsi le splendide musée étrusque grégorien), les musées du Vatican poursuivent dans leurs propres ateliers la restauration des mosaïques, des peintures, des tapisseries. M. Magi s'emploie personnellement à retrouver le geste du Laocoon : l'équilibre et la présentation du célèbre groupe s'en trouveront modifiés sur des données scientifiquement vérifiées. La réorganisation des magasins a permis d'identifier de beaux fragments des sculptures du Parthénon.

V. — Mgr L. de Bruyne résume (p. 337-357) les activités et réalisations de l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne pendant ces vingt dernières années.

Ce très beau et très utile volume se complète par des articles sur le Palais du Vatican, ancien et moderne (D. Redig de Campos ; Enrico Galeazzi), sur la pittoresque congrégation des « Virtuosi » du Panthéon (Ceccarius) et sur l'Exposition internationale d'art sacré de 1950 (Giulio R. Ansaldi).

Jean BAYET.

Droit romain.

Studies in the roman law of sale, dedicated to the memory of Francis DE ZULUETA, edited by D. DAUBE : Oxford University Press, 1959, 195 pages, 25 sh.

Le dédicataire de ce volume est l'auteur d'un *Roman Law of Sale* dont les dédicants ont pris acte pour lui offrir à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire un hommage qui, du fait de sa mort soudainement intervenue, se trouve constituer un Mémorial. Douze articles y figurent, suivis de deux Index de références :

A. M. PRICHARD : *Sale and hire* : p. 1.
D. DAUBE, *Certainty of price* : p. 9.
R. W. M. DIAS, *Laesio enormis* : p. 46.
P. W. DUFF, *An arrangment concerning shortage of measure, and pacts in general* : p. 64.
R. YARON, *Sale of wine* : p. 71.
R. POWELL, *Eviction in roman and english law* : p. 78.
J. K. B. M. NICHOLAS, *Dicta promissave* : p. 91.
P. G. STEIN, *Medieval discussions of the byer' actions for physical defects* : p. 102.
A. ROGERSON, *Implied warranty against latent defects in roman and english law* : p. 112.
A. M. HONORÉ, *The history of aedilitian actions from roman to roman-dutch law* : p. 132.
J. A. C. THOMAS, *Celsus : sale and the passage of property* : p. 160.
D. E. C. YALE, *Celsus : sale and conditional gift* : p. 171.

J. MAROUZEAU.

André MAGDELAIN, *Le consensualisme dans l'Édit du préteur* : Paris, Sirey, 1958, 195 pages.

M. Magdelain, déjà connu par de remarquables études, vient de donner à ses lecteurs un nouveau livre consacré au consensualisme dans l'Édit prétorien.

La doctrine courante sur le titre *de pactis* (quatrième titre de l'Édit) est bien connue. Sur la foi du long commentaire classique d'Ulpien, la